Un matin de mai

Vaille que vaille, coûte que coûte, Mai, Fée ce qui te plé.

Un matin, ce matin, devrais-je écrire, il fait tôt entre presque nuit et pas encore jour et, comme d’habitude, je n’entends que le chant des oiseaux. Le ciel semble très bas, comme hier, 1er jour de mai où il n’a plu qu’une seule fois comme il arrive parfois et tant mieux, vaut mieux ça pour effectuer des tâches trop longtemps repoussées. Hier n’est plus, tout est en ordre aujourd’hui et puisque c’est ainsi, je me consulte. Balade ? Pas balade ? J’hésite et me tâte, vais prendre le pouls sur le balcon, brrr, pas très chaude, la température de ce matin. Je pense à Christian qui m’a parlé de nouveaux copeaux tout frais, c’est tentant, pourquoi pas ?

Alors que la masse nuageuse s’élève, je remarque que la neige s’est repointée, hallucination ! Elucubrations de mal réveillée ? Je me pince, mais c’est pas du jeu car si je me pince, je peux très bien encore dormir et rêver que je me pince et que la neige est là, sur le toit de la voiture et qu’en vrai, c’est pas vrai. Mais c’est pourtant vrai, elle est venue durant la nuit, incognito, je ne rêve pas, mai fait ce qui te plaît, vaille que vaille, dents pour dents, de toute manière par ici, les fringues de chaque saison sont toujours à portée de main, droite, dans mon cas.

Afin de me donner du courage et parce que je ressens un besoin urgent d’aller me défouler, même lentement, je me prépare un café avec ma Pinocchio, résolue que je suis à aller fouler de mon pas léger, le nouveau tapis de copeaux.

Mai, que vais-j ’enfiler pour ne pas ressentir le froid ?

Je me tâte, j’hésite, est-ce que cette teinte se mariera avec mes bottes en caoutchouc, où devrais-je opter pour celle-ci, qui réhausse l’éclat de mes yeux ? car oui, c’est important n’est-ce pas, d’accorder sa tenue pour aller se balader le dimanche matin, à l’intérieur même d’une forêt enchantée. On n’sait jamais sur qui on peut tomber, voyez-vous, cela peut être une petite fée, un lutin ou, que sais-je, une licorne pimpante qui vous scrute, alors, il est de bon ton d’être présentable sous peine d’avoir l’air idiot. Non, je sais, le ridicule ne tue point, mais quand même, vaut toujours mieux prévenir que guérir, disait le hibou Roudoudou, bien à propos.

J’y suis allée et j’ai vu. J’ai déjà raconté Torby, comment le réécrire pour ne pas redire les mêmes mots ? S’inventer, se réinventer chaque jour, ne pas répéter, jouer avec les mots, les enrouler autour d’un doigt, les dérouler et les coucher sur le papier. Le faire vite en rentrant pour qu’ils ne s’échappent, pendant qu’ils sont encore suspendus au bout de mes pensées, comme les gouttelettes d’eau qui ourlent le pourtour des feuilles des arbres.

Je ne puis que m’incliner devant tant de beautés où la vie et la mort se côtoient pour donner plus de force aux nouvelles naissances. La mort te va si bien, Torby, et tu transpires tellement bien la vie que je la ressens aussi, aussi vrai que le manteau neigeux que j’admire sur la face du creux-du-van, aussi blanche que le nuage se baladant dans le ciel, aussi vrai que mon cœur s’emballe.

De planches en planches, j’avance pas à pas prenant garde de ne pas chuter, mois de mai, le gel me guette en traître, c’est pas grave et même sans bâton, je gère. Tant mieux, je scrute les planches une à une, pas une pareille, toutes plus belles les unes que les autres, gravées, doux nœuds, pas un arbre ne se ressemble au service de sa Majesté Dame Nature, tout est là, bien en vue, ne reste plus qu’à trouver les mots pour lui rendre hommage.

Gonflée, luxuriante, épanouie, verte, rousse, elle semble tellement sereine ici, la terre, la tourbe, l’or du pauvre. Elle est là, n’attend rien d’autre que du soleil et de la pluie, rien d’autre que de l’amour. Elle respire le calme et la plénitude, elle te le transmet mine de rien, comme une communion rencontre entre l’être et la nature, et c’est affreusement délicieux cette sensation d’abandon dans les marais au mois de mai. Suspendu à rien, le temps s’efface, il s’écoule lentement, en un rien de temps et en gravissant les marches de l’escalier, je viens de franchir des milliers d’années à la vitesse de la lumière alors que dans le mur de tourbe, les années s’entassent les unes sur les autres en prenant leur temps. Temps présent, temps lointain, plus rien d’autre n’a d’importance que de s’empiffrer la vue à la vue d’une gouille, miroir de l’âme, miroir du ciel, miroir des biolles qui s’y reflètent, une simple gouille que la terre n’a pas encore bue.

Encore très frêles et nues, les branches des biolles se tendent en frémissant doucement, attendant que les rayons les chauffent, les réchauffent, les enveloppent et les chérissent. Oui elles ont faim, faim de tendresse, de chaleur, elles plient, elles sont vivantes, perchoirs à oiseaux, dénudées, mais elles attendent en silence que le ciel décide du bon moment. Celui qu’il choisira pour les vêtir de jolies teintes, de minuscules chatons de velours. Rien ne presse, tout est à faire, le temps n’a pas d’aiguilles à sa montre.

Doux copeaux, tendre matière qui assouplit les pas, résidus d’arbres morts, douce façon de vous rendre utiles. Tout est dans l’art de transformer, de sublimer le néant en lumière. Bienheureux êtes-vous, joyeux bénévoles. Bienheureux êtes-vous, oui, unis dans l’amitié, unis au service de sa Majesté Dame Nature, unis pour rendre à Torby et années après années, un hommage vibrant, un cadeau venu de vos cœurs gros comme des rochers. Des heures et des heures à fournir des efforts, mine que rien, salués au passage par l’odeur du bois, par le chant des oiseaux, par un petit repas pris sur le pouce devant le cabanon, un petit verre de vin partagé avec les amis, le parfum envoûtant de la terre et voilà ce qu’est le salaire. Des visages radieux, les vôtres, qui sont contents d’avoir fait ce qu’ils pensaient être bien, et qui oui, est remarquable, Mesdames et Messieurs, soyez-en conscients, votre boulot est important et bien au-delà, pour que demain les enfants vous suivent dans votre merveilleuse aventure.

Mai 2021 Rovine